



YOLANDA GONZÁLEZ

Complainte océanique

roman traduit de l'espagnol
par Alexandra Carrasco

ACTES SUD

COMPLAINTE OCÉANIQUE

“Lettres hispaniques”

Titre original :
Oceánica
Éditeur original :
Editorial De Conatus, Madrid
© Yolanda González, 2021

© ACTES SUD, 2025
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-20364-1

Illustration de couverture : © Florilegius / Alamy banque d'images

YOLANDA GONZÁLEZ

Complainte océanique

roman traduit de l'espagnol
par Alexandra Carrasco

ACTES SUD

*À Ángeles Martín, qui a éclairé ce livre
depuis son refuge océanique.*

*Soyez féconds, multipliez, emplissez la terre
et soumettez-la ; dominez sur les poissons,
les oiseaux du ciel et tous les animaux qui
rampent sur la terre.*

Genèse, 1, 28.

*Et pourtant, devant la mutation écologique,
au lieu de nous agiter dans tous les sens,
comme nos ancêtres devant la découverte
de terres nouvelles, nous restons de marbre,
indifférents, désabusés, comme si, au fond,
rien ne pouvait plus nous arriver. C'est cela
qu'il faut comprendre.*

BRUNO LATOUR,
Face à Gaïa.

*Frente a las cataratas del Pacífico allá
donde todo este mundo se derrumba y son
nuestras vidas el derrumbado océano que
cae mundo abajo como una interminable
ruina destrozado precipitándose en esos
horizontes.*

RAÚL ZURITA,
Las cataratas del Pacífico.

Nous avançons à ses côtés en sachant qu'elle
n'y arrivera pas, qu'elle finira par capituler,
s'abandonner aux courants et aux vagues. Nous
connaissons l'histoire ; la chanson de l'agonie
n'a pas varié depuis les origines de la vie, quand
l'espace et les bêtes ne formaient qu'un, quand
les montagnes qui nous observent aujourd'hui
n'étaient pas encore nées.

Les autres devraient s'occuper de la petite et
poursuivre leur traversée vers le sud en quête d'un
endroit, comme ont fait depuis des millénaires
toutes celles qui les ont précédées, quand la
ria déplaçait les marais et les bancs de sable et
qu'elles étaient les reines ; avant le massacre,
avant le début de l'enfer.

Nous avançons à leurs côtés depuis qu'elles ont
fui le refuge, égarées au milieu de l'invasion de
mastodontes de mer qui ravagent les océans de
la planète. Nous suivons le sillage de leur chant
dans les secousses des fonds marins, le vacarme
des paquebots et les vibrations des radars.

Nous voyageons vers l'origine, vers les eaux
paradis où naquirent les premières d'entre elles ;
nous suivons la route ancestrale abandonnée
après le massacre, gravée dans la mémoire de leur
lignée. Nous élevons nos voix dans la nuit. Nous
connaissons ce chant et sa fin, nous l'avons aussi
entonné un jour. Nous savons que leur destinée
est autre, qu'ailleurs elles trouveront aussi l'enfer.

L'escadrille qui la poursuit depuis la tombée du jour a flairé la mort, attentive à ses mouvements ralentis, ses jets de vapeur raccourcis, amenuisés à chaque expiration. L'afflux de mouettes signale qu'il ne lui reste plus beaucoup de temps ; si elles persévèrent, elle sera leur pitance cette nuit, elles pourront attaquer leur banquet par les yeux et la peau, elles s'offriront un festin de graisse bien tendre. Ce sont les seuls convives, il n'y a plus ni loups ni petits carnassiers pour entendre l'appel, sentir l'odeur du sang et descendre de la forêt ; aucun animal sauvage ne sortira les crocs pour arracher une bouchée à cette montagne de viande. Les saviens pas davantage. Ils ont abandonné leurs tours de vigie depuis des siècles. Aucun animal humain ne se poste plus sur les saillies des montagnes ou sur les rochers escarpés des falaises, à l'affût des criaillements excités ou de la rumeur lointaine des souffles.

Les hommes et leurs proies glissent sur la masse océanique dans le ventre des paquebots. Ils avancent, satisfaits, vers les pointillés lumineux qui couronnent la terre, étrangers au mouvement marin. Ils n'ont rien capturé d'autre. La saison de la pêche au thon est terminée pour cette année, ce sont les ordres d'en haut, et

même si les eaux regorgent de poissons, ils ont l'obligation d'arrêter, on ne plaisante pas avec les quotas. Les derniers thoniers rentrent à la maison. Ils toucheront terre dans moins d'une heure, ils déchargeront la marchandise et voilà. L'excitation, l'impatience d'arriver à la halle aident les marins à surmonter la fatigue, ils exécutent leurs tâches avec précision. L'engrenage organique dont dépend le bon déroulement de l'expédition fonctionne en parfaite symbiose avec la machine.

Arrivée au port. Zéro erreur humaine. Attention maximale.

Mamadou surveille l'arrière de l'*Ortzi*, ses yeux ronds et saillants scrutent la surface de la mer, le manteau noir parcouru de serpents d'écume qui semblent l'appeler. Le chœur qui, depuis la tragédie, l'accompagne dans ses nuits océaniques murmure :

Libou, Mamadou Libou, hibou Mamadou, sois vigilant, mon frère, il va se passer quelque chose.

Il aiguise le regard. Il n'y a pas de meilleur éclaireur sur toute la côte basque, mais le sillage blanc l'empêche de distinguer les formes dans l'eau. Il tend l'oreille, ne percevant pas non plus les voix marines. Le phrasé des oiseaux se perd au milieu du vacarme humain, consignes criées, mains claquées, choc incessant des caisses, crissement mordant des poulies, sifflement des cordes... Les autres courent, nettoient, rangent le gréement, manœuvrent, installent les défenses, chargent, parlent par radio, vérifient, donnent des ordres. Ils ne prêtent attention ni à la houle, ni au vent, ni aux ricanements des mouettes, pas plus qu'au tranchant de l'aileron qui affleure sur la ligne de l'eau, ni au battement lors de l'immersion. Personne ne regarde en direction du noir absolu où mer et ciel se confondent. Seul Mamadou Libou observe. Il suit les coups de pinceau fulgurants, gris et blancs, qui

se déplacent vers... Vers où ? Ils sont là, ils ne sont pas là, semblent tourner autour d'un axe, puis plus rien. La lune chétive ne permet pas de deviner vers où s'est envolée l'escadrille. Une grande masse remue à proximité, oui, une vague frappe la coque, une légère poussée générée par une embarcation en approche ; pourtant, il n'y a aucun bateau à bâbord, aucun feu de position, ils sont les derniers à rentrer au port. S'ils étaient loin de la côte, Libou suspecterait la présence d'un paquebot fantôme, encore un prédateur, encore un assassin ayant éteint ses phares pour échapper aux éventuelles patrouilles ; un monstre qui navigue dans l'obscurité, invisible et aveugle, sans se soucier de savoir ce qu'il croise en chemin, qui il percute, qui tombe à l'eau, englouti à jamais, transformé en fantôme, en écume, en vague, en voix qui avertit des dangers.

Frère Libou, nous sommes là, nous écoutons.

Mamadou n'est pas à bord de la pirogue, il n'est pas devant la porte de l'enfer, il n'est pas dans la mer des voleurs, dans les océans sans foi ni loi ; il se trouve dans les eaux civilisées où on ne vole pas, ne tue pas, et quand on entend le sifflement qui donne l'ordre du retrait, les chalutiers obéissent, on range le gréement et on rentre chez soi. Il est en sécurité, sur le pont de l'*Ortzi*, dans le golfe de Biscaye, et ce mouvement ne vient pas d'un navire furtif.

Ouvre les yeux, Mamadou, quelque chose avance sous l'eau. Vers nous.

Il aperçoit une tache blanche qui flotte un moment avant de s'immerger. Encore un morceau de plastique, sans doute, le couvercle d'un bidon. Ou juste un reflet. Ou alors une bouée qui s'est détachée d'une nasse. Ensuite une courbe parfaite, l'éclat d'une échine. Des dauphins ?

Il voit un jet blanc, pas très haut.

Des baleines ? Seraient-ce des baleines ? C'est impossible, on arrive au port. Non, arrête, va-t'en, c'est dangereux, il y a trop de sable dans cette ria. Retourne en arrière, allez. Éloigne-toi.

Le chef n'aime pas que Mamadou parle avec la nuit, qu'il chuchote tout seul, comme un vieux marin fou hanté par des superstitions et des démons.

— Tu recommences à radoter, Libou ? Qu'est-ce que tu fous planté là ? Il n'y a rien à voir à l'arrière. Descends vite dans la cale ! Allez, allez !

Ne l'écoute pas, Mamadou, ne t'aplatis pas. Nous avons fait de toi un hibou pour que tu accomplisses ton destin. Le salut a un prix. Tu nous as oubliés ou quoi ?

Libou jette un dernier coup d'œil sur la masse océanique. Il n'y a plus de bateaux après eux. Aucune colonne se dressant vers le ciel, aucun scintillement blanc à l'horizon.

C'est une des nôtres. Nous l'avons amenée ici pour que tu accomplisses ton destin. Ne l'abandonne pas, Mamadou. Ne nous abandonne pas.

Des baleines.

Des baleines.

Des baleines.



BALEINES

Des jets blancs sur le ciel gris d'orage. Un V bien tracé, un autre puis un autre, et deux plus petits. Ils jaillissent en rythme au-dessus de la surface mouvementée de la mer. Un groupe de baleines adultes avec leurs baleineaux se déplace vers le sud-ouest, se rapprochant de la côte. Elles nagent tranquillement, leurs sonars n'ont détecté aucun danger, aucun prédateur à l'affût ; il n'y a ni orques ni calamars géants dans ces eaux.

Seulement des HOMMES

Un arc humain prêt à décocher sa flèche sur sa proie. Des dizaines d'hommes postés sur les saillies des montagnes et les rochers escarpés des falaises ; trempés jusqu'aux os, les chausses collées à la peau, le froid leur mordant les chevilles comme des fourmis enrégées. Immobiles comme des arbres, plantés là depuis toujours. Ils ont baissé la garde durant l'orage, tandis que la pluie battante noircissait l'horizon et que les baleines avançaient derrière les trombes d'eau. À présent le monde redevient un drap grisâtre où l'on peut distinguer des lignes blanches en mouvement : la verticalité des jets blancs, la verticalité des voiles blanches. La vigie ferme les yeux, serre les paupières, compte jusqu'à

cinq et les rouvre. Il n'a pas le droit de se tromper, pas cette fois, car la mer est démontée et s'il donne l'alerte, les hommes partiront. Après plus d'un mois sans partir, ils n'hésiteraient pas. S'ils hésitaient, ils laisseraient échapper leur proie. S'ils hésitaient, d'autres planteraient le harpon avant eux. S'ils hésitaient, ils reviendraient encore bredouilles. La saison tire à sa fin et ils n'auront pas pris une seule *sarda*.

Ce sont bel et bien des baleines, oui. Quatre ou cinq adultes et deux petites, elles vont vers le sud-ouest, fenduant la masse d'eau frisée, en direction opposée aux cumulus noirs. La vigie alimente le feu ; la fumée monte, dense et noire, émettant clairement le message d'alerte. Fumerolles blanches, fumerolles noires.

Des baleines.

Des baleines.

Des baleines.

FILLES

Elles forment des équipes et lancent des paris. Ce sont des chasseuses de serpents volants, ces malfaisants serpents de fumée qui s'entortillent et s'étirent tels des démons de l'enfer. La première à les voir a gagné. La première à arriver à l'église a gagné. Regarde, regarde, regarde ! De la fumée, de la fumée, de la fumée ! *Baleak, baleak, baleak* ! À moi, à moi, à moi ! Cours, cours, cours ! Les filles dévalent la pente comme des cailloux qui roulent. En place, prêts, partez ; la course de la mort vient de démarrer. Filers chercher les hommes, les secouer s'ils dorment. Réveille-toi, réveille-toi, allez, réveille-toi. Celle qui arrive en dernier a perdu, celle qui n'arrive pas est une tire-au-cul. Celle qui ne court pas est morte.

Vas-y, vite, plus vite, plus vite !

Les cloches sonnent, énergiques et accélérées. Le village au complet interrompt ses tâches en cours, cherche la fumée dans le ciel, entend les cris, les voix en chœur de plus en plus nombreuses. *Baleak, baleak, baleak*. Tous à l'unisson. Tous bougeant au rythme marqué par la chanson.

GARÇONS, bientôt des hommes

Basoa entend la chanson et hésite. Il ne devrait pas hésiter, une fois le mouvement lancé, nul ne peut le freiner. Un, deux, trois ; à vos marques, prêts, partez. Il tient son veston à la main, il va l'accrocher près du feu pour qu'il sèche, mais il hésite. Devrait-il l'enfiler et courir vers la grève ? Ou courir vers le bois ? S'enfuir par-derrière, échapper à la marée humaine qui avance vers le port et retourner dans la montagne ? Il n'est pas censé être à la maison à cette heure-ci, mais dans les bois, en train d'arrimer des billes et d'emmener les bœufs à la rivière. Seulement, l'orage a affolé les animaux qui ont glissé vers le bas du coteau, secouant les sangles, l'un d'eux l'a traîné et il s'est blessé à la jambe. L'entaille n'est pas profonde, mais il saigne encore. Il a nettoyé la boue et la saleté sur la plaie, puis il a mis des vêtements secs. S'il s'enfuit maintenant, personne ne le verra ; ils courent tous vers la mer, aucun ne va vers la montagne. Un, deux, trois ; à vos marques, prêts, partez. Fais demi-tour, Basoa, on ne le remarquera pas. Vers les fourrés, en sens inverse de l'horizon, de la foule, du village, du monde. *Baleak, baleak, baleak*, et le tambourin, la course, les coups frappés aux portes. Allez, réveille-toi, réveille-toi, réveille-toi. *Baleak, baleak, baleak*.

Des baleines.

Des baleines.

Des baleines.

Il ne regarde pas la porte. Il ne regarde pas dehors. Il regarde les flammes, leur danse folle : les rouges, les orange et les jaunes, la lumière qui avale les ombres de la maison, le bois qui brûle dans la cheminée, la forêt qui brûle, le feu de l'enfer, le feu de la vie.

Un, deux, trois ; en place, prêts, partez.

Basoa !

La voix crampon du père. C'est fichu. Pas de forêt vers où s'échapper qui tienne. Aucune grotte qui le délivre de son destin de fils de pêcheur, petit-fils de pêcheur, arrière-petit-fils de pêcheur, frère de pêcheur. Tous liés à la même chaîne de morts, tous pareils. Il faut s'acquitter de sa dette envers les vivants, envers les morts, pas d'autre moyen de devenir des hommes.

Basoa !

D'ici deux mois il ne sera plus un gamin, il devra embarquer avec les siens vers Balea Baya, au bout de la mer, là où l'eau se transforme en glace et où il y a tant de baleines qu'on dirait des bancs de sardines géantes. On a besoin d'hommes, de tous les hommes. Mais avant le long voyage, il doit prouver sa virilité. Le père l'interpelle à nouveau :

Allez, Basoa ! La baleine n'attend pas.

Le feu crépite, siffle, lance des messages brûlants au père dominé par l'impératif du sang et de la vitesse du monde. Ils ont tous peur la première fois, certains plus que d'autres, il est vrai. Et ce fils qui tremble quand la mer se déchaîne et que la chaloupe chavire doit s'endurcir. Il ne peut pas embarquer sur le galion sans avoir approché une *sarda*. Il est fils, petit-fils, arrière-petit-fils de baleiniers. Sinon qui prendrait la relève ? Sinon qui garderait le secret que la vie a accordé à tout un peuple ? Les vagabonds et les bandits en quête de fortune ? Basoa n'empoignera jamais le harpon, cela est

clair, mais dans la chaloupe, chaque homme compte. Il a des bras costauds, pour le moment cela suffit. Il apprendra. Il doit apprendre.

— Tu dois seulement ramer.

Des baleines.

Des baleines.

Des baleines.

FEMMES

La mère court aussi vite qu'elle peut, lestée par la gadoue sous les semelles et sur le bas de ses jupons. La grève est loin, le tambourin s'entend loin, les cris s'entendent loin. *Baleak, baleak, baleak* ! Si elle ne se dépêche pas, elle n'arrivera pas à temps. Elle court sur le sable, au milieu des ronces, sur les dunes empâtées de pluie. Elle court sans s'arrêter pour se dégager des broussailles qui s'accrochent à ses vêtements, les charriant dans sa course de plus en plus lente, alourdie. Un, deux, trois, un, deux, trois, un deux trois un deux trois un deux deux deux deux deux deux deux deux. Deux barriques pour un fils mort. Tel est le tarif. La chaloupe de la mort. Payée avec la mort et renvoyée à la mort. Un deux trois un deux trois un deux trois. Trois enfants = six barriques = trois chaloupes. Un deux trois trois trois trois trois trois trois trois trois trois.

Dans ces contrées, un homme sur trois périt en mer. Ou pour la mer. Enfants tribut. Elle a payé le sien, elle devrait être quitte.

Deux barriques pour un enfant mort. *Baleak, baleak, baleak*.

La marée humaine débouche sur la grève. Les femmes et les filles forment un demi-cercle, un chœur de corps nourriciers. Ventres accoucheurs de mâles qui grandiront

les yeux tournés vers la mer, le pouls battant au rythme du chant “un, deux, trois ; en place, prêts, partez. *Baleak, baleak, baleak*”, yeux écarquillés, écoutant les gestes des valeureux ancêtres qui affrontèrent le grand monstre marin, la ruse et l’intelligence des pionniers qui, affamés et fatigués d’attendre que la mer leur offre sa meilleure pièce, fabriquèrent un jour des harpons, des barques, et partirent à la chasse. Les dieux furent généreux et justes avec leur peuple, faute de terre fertile ils leur confièrent le secret de la mer le mieux gardé pour qu’ils puissent survivre : ils leur octroyèrent le pouvoir de tuer la créature la plus grandiose de la Terre entière.

Tel fut le pacte pour survivre. Les dieux n’oublient pas. La mer n’oublie pas.

Mais le récit épique doit continuer, la musique doit continuer à résonner pour encourager l’avancée de la chaloupe, pour qu’aucun garçon, aucune femme ne freine la course. La flèche du progrès ne doit pas s’arrêter, il s’agit d’avancer, d’aller plus loin, d’embrasser la lumière et la prospérité. Leurs hommes ont déjà sillonné les eaux d’Europe, ils doivent maintenant s’aventurer bien plus loin, vers les terres sauvages du Nouveau Monde. Ce sont eux qui sont chargés de récolter la graisse animale qui éclairera le monde, c’est leur destin, ils s’y préparent depuis des siècles, c’est le moment.

En place, prêts, partez.

Deux deux deux deux deux deux deux

La mère court toujours, de plus en plus lentement, de plus en plus alourdie par ses jupons, plus engourdie ; le pouls martelant dans sa tête au rythme de la txalaparta. On en entend une quelque part, insidieuse et insistante. Là-haut, dans la montagne, sur la tour de guet ? Une amplification du battement accéléré des cœurs qui vont prendre la mer. Le son des bois tambourinant sur du

bois envahit la baie, pour que le mouvement ne cesse pas, pour que la raison s'écrase et que la flèche entreprenne son voyage fou. Le doute ne doit s'immiscer par aucune fissure, nul ne doit s'interrompre, nul ne doit se demander qui a inventé ce chant d'hommes valeureux, dans quel but, qui il sert, qui y gagne. Bois contre bois, vent contre bois, bois contre peau d'animal tendue. La txalaparta, le txistu, le tambourin, les cris, la chanson, les applaudissements. Il faut beaucoup de bruit pour étouffer les pulsations de la peur, le battement des vagues, le rugissement des monstres marins qui nagent vers l'ouest. Ils sont tout près, on les entend encore, à moins de deux milles.

Deux barriques.

Deux deux deux deux deux deux deux

Les couvertures, le cidre, le vin, le pain, les cordes, les harpons, les haches, les couteaux, les cuves, les haussières, les grappins, les lancettes. Tout est en ordre. Trois chaloupes et plus de vingt hommes, beaucoup de jeunes, dont un qui est presque un enfant.

La mère pousse, défait l'arc de corps bruyants, la chair nourricière, le vacarme d'aspirations, de fascination et de rêve. Elle se fraie un chemin en jouant des coudes, des épaules et des hanches, elle rompt le périmètre de sécurité et avance vers le rivage comme si elle ne voyait pas l'eau et les vagues qui passent sous sa jupe, l'enflent et la font bouger, les algues qui flottent et soulèvent le tissu ; un ballon difforme dont son corps est l'axe. Elle reprend haleine tandis qu'elle observe les gestes des hommes. Sept hommes à l'intérieur du squelette d'un mort, voilà ce qu'ils sont. Les couples correspondent aux côtes de son fils, le mât couché, au sternum, les cordes, aux veines, la coque en chêne à la peau, les rames, aux bras, aux jambes... Le père et les deux frères, l'oncle et

le cousin, les camarades survivants se déplacent sur la cage thoracique étroite sans se heurter, ils s'assoient sur les bancs, s'emmitoufflent dans leurs vestes en fourrure et empoignent les rames. Il reste encore plusieurs heures de jour, ce n'est pas irréalisable. S'ils n'y parviennent pas avant, ils suivront le sillage, quitte à y passer la nuit.

En place, prêts, partez !

— Estebe !

Le cri brisé de la mère. Le chœur se tait. L'arc se tend face au défi. Que fait cette femme échevelée dans les vagues, les jupons couverts de chaumes et d'algues comme des serpents séchés ? Que fait-elle, les bras et les poings levés, sur le pied de guerre ? Qui brave-t-elle ? Dieu, le peuple, la mer, le pays, le monde entier ? Pour qui se prend-elle à freiner ainsi le lancement de la flèche ? Ne sait-elle pas que la main invisible qui tend l'arc est vieille et puissante comme le temps ? Qui est-elle ? Une mère à l'utérus usé et au vagin desséché, qui se pisse dessus quand elle court et qui dupe les crédules avec ses onguents et ses conjurations. Elle ne devrait pas crier, elle ne devrait pas provoquer les dieux. Elle n'a perdu qu'un fils, il lui en reste deux et elle a également deux filles pour la consoler de sa tristesse et du froid. Mais Oihana ne baisse pas les bras. Oihana la montagnarde, l'herboriste, la sorcière, la *sorgina* ; la mère de Basoa, et de Mikel, et de Peru ; Peru, qui ne repose pas en paix mais vogue en mer avec le cortège des naufragés. Personne n'est coupable de son malheur, les marins meurent en mer, la mer est le cimetière de leurs hommes, elle devrait se le tenir pour dit et vivre avec. Il en va ainsi dans ces terres ; or c'est la terre qui fait les hommes, et non pas les mères. Oihana ne devrait pas l'oublier.

La mer est houleuse et les chaloupes s'entrechoquent pointe contre pointe, entraînées par le ressac. Il faut y

aller. Estebe plante sa rame dans le sable et pousse ; il ne répond pas au cri, ne pose aucune question. Il sait ce que sa femme veut.

— Ne l’emmène pas, Estebe. Pas Basoa, c’est encore un gosse.

Bruit des vagues, bois contre bois, crissement des couples, rames plongeant dans l’eau sur les deux chaloupes qui ont démarré.

Basoa est assis sur le premier banc, à la poupe, loin du poste du harponneur. Le père lui désigne l’erse à bâbord pour qu’il vérifie la fixation. La rame ne doit être ni trop serrée, ni trop lâche, elle ne doit pas balloter.

— Allez, les gars, on y va.

Pas de place pour le doute. Le garçon ne brandira pas la rame sur son père, il ne sautera pas à terre. Les nuages noirs attrapent le cri de la mère et l’emportent au loin. Elles devraient toutes crier, produire une pluie de cris. Toutes les mères, et les sœurs, et les grands-mères, et les futures épouses et les mères de leurs enfants. Les femmes devraient se jeter à l’eau et s’agripper aux embarcations pour empêcher les hommes de partir. Pas les baleines, non, c’est une atteinte à la nature, à l’intelligence et au sens commun. Une poignée de mammifères flottant malaisément dans une coquille de noix, se propulsant à la surface enragée de l’eau à l’aide de branches d’arbres ; soixante-dix kilos d’animal humain sans nageoires, sans griffes ni dents acérées ; sortis de leur élément, courant après la reine des mers comme des fous, pourchassant à mort le grand monstre.

Il ne lui arrivera rien. Il doit juste ramer.

Ramer parce que d’autres ont ramé avant lui ; parce que son père rame et son frère rame et que son frère aîné a ramé, qu’il est mort en ramant ; ramer assis sur le cadavre de son frère, s’agripper au bras de son

frère, l'enfoncer dans l'eau et pousser. La vie des uns se construit sur la mort des autres, c'est le tribut, dit-on, c'est le prix à payer, dit-on.

Un enfant mort = deux barriques = une chaloupe. Une chaloupe à soi pour chasser dans ces eaux au cœur de l'hiver glacial et continuer à chasser dans les eaux gelées du Nord durant l'été glacial. Une chaloupe à soi pour ne jamais cesser de chasser. Six barriques de graisse, vingt barriques, cent barriques. Sortir de l'obscurité et de la misère, embrasser la lumière et la prospérité. La mort acquerra ainsi un sens.

La voix s'élève à nouveau, défiant les hommes.

— Pas Basoa. Tu n'as pas le droit. Il n'est pas à toi.

Regard féroce du mâle blessé. Ses mains serrent la rame et tentent de freiner l'avancée de la chaloupe, mais la mer la tire. Pas le temps de sauter et d'attraper sa femme par les cheveux, lui enfoncer la tête dans l'eau jusqu'à ce qu'elle ravale ses mots, cette offense publique. Ils savent tous que depuis qu'ont commencé les voyages aux Terres Neuves, leurs femmes passent neuf mois de l'année sans hommes, harcelées par les soldats et par les ombres. Qu'elles couchent, pour le plaisir ou par la force, puis se taisent. Nul ne peut être sûr de la pureté de sa lignée. Basoa, rien que ce prénom est une provocation : fils du bois – d'un charpentier, d'un feronnier, d'un charbonnier, d'un bouvier... ou d'un soldat, d'un patron, de n'importe quel homme resté à terre, attendant le retour de la chasse.

Basoa. Comme si son prénom pouvait l'enraciner à la terre et le libérer de son destin.

Estebe desserre un peu son poing, frappe la rame sur l'eau et saute de banc en banc jusqu'à son poste à la barre. La chaloupe chavire sous son dernier bond et les corps répondent automatiquement en faisant contrepoids. La

proue est orientée vers le nord-est. N'hésiter ni sur la direction, ni sur la force, ni sur le but. Les vingt-deux hommes lancés vers leur objectif. *Baleak, baleak, baleak.*

— Il n'est à personne ! Nous ne sommes à personne !
Crie la mère.

Les bras obéissent à la voix de commandement : les chaloupes filent vers l'embouchure, s'apprêtent à franchir la barrière de vagues qui frappent avec force, cherchant à détourner le groupe de petits mammifères de leur idée folle.

Ramer. Sans s'arrêter. Ramer. Ne pas hésiter. Ramer. Ne pas couler. Ramer. Ne pas avoir peur. Ramer. Un, deux. Ramer. Un, deux. Ramer. Un, deux. Ramer. Un deux, Ramer. Un, deux. Tuer. Un, deux. Mourir. Un, deux. Ramer, tuer, mourir.

Nous avançons vers vous, nous traînons
jusqu'à vos pieds le corps que vous avez oublié,
sur lequel vous avez un jour brandi la pierre, le fer,
le bronze et l'acier.

Nous remontons la chaîne de la mort jusqu'à
l'origine, quand le singe sans défense sortit des
bois et se battit contre d'autres bêtes pour un
morceau de viande ; et quand, plus tard, fatigué
d'attendre l'offrande des dieux, il se jeta à la
mer dans sa coquille de noix, armé d'une pointe
de fer et d'une corde, pour tuer la reine des
mers ; et quand plus tard encore, pris de folie,
il dévasta les forêts qui lui avaient donné la vie
afin de construire des navires pour chevaucher
les océans sauvages.

Nous suivons le sillage du singe fou, toujours
affamé d'autre chose : de lumière dans la nuit,
de chaleur dans le froid, de froid dans la chaleur.
Nous avançons vers vous, le dernier maillon de la
chaîne, assujetti au rêve d'être orque et calamar
géant, aigle et lion, cheval et dauphin, seigneur
et dieu. Être tout, tout posséder, tout habiter,
tout voir, tout dévorer.

Nous traînons jusqu'à vous les corps de
vos victimes que dans votre folie de dieux
omnipotents, gestionnaires de la vie et de la mort,
vous prétendez sauver.

L'impact du corps sur le sable est une sentence de mort. Ne reste plus qu'à attendre. Les vaguelettes qui l'ont entraînée sur la plage se retirent ; elles reviendront à marée haute, quand l'épuisement et la douleur auront eu raison de son instinct de survie et qu'elle ne luttera plus. Le refrain de la mort sauvage vibre encore dans l'air : les criaillements excités des oiseaux marins, le balayage monotone des vagues, le clapotis désespéré de la nageoire sur le sable.

Les pêcheurs rentrent chez eux. Ils sont pressés d'arriver, profiter d'une douche chaude, un café chaud, des vêtements secs, un vrai lit, étreindre un corps. Le bitume défile sous leurs pieds, ils marchent comme des ivrognes. Mamadou s'arrête au milieu de la promenade, freine les autres et les fait taire ; il entend résonner le refrain sur les collines, identifie le lieu de provenance du cri des mouettes. Là, dit-il en montrant l'obscurité. Les oiseaux tournent autour de quelque chose de très grand, d'énorme ; ils forment un cercle qui s'élargit et se rétrécit, qui monte et descend vers on ne sait quoi sur la plage. Libou en est certain, il ne se trompe jamais. Abdou et Peio protestent et rient de ses visions, ils ont eu leur dose de mouettes et de poissons, déjà assez

guetté l'horizon en quête de signes. Quatre mois à pourchasser des thons, penser thons, embrocher des thons, frapper des thons, porter des thons, sentir l'odeur des thons. Mamadou Libou rêve de thons, même les yeux fermés il voit des bancs, même sur terre il voit des poissons... lignes lumineuses qui flottent lorsqu'on serre les paupières. Voilà ce qui lui arrive, il est ivre de poissons. Mamadou saute par-dessus le muret et avance vers les cris, les battements de nageoire et le souffle de plus en plus proche, qui est forcément de l'air expulsé par une bête, il en est sûr. De loin on dirait un sac pou-belle gigantesque, luisant et malodorant, des ordures jetées à la mer, encore un déchet qui a fini par revenir à la maison. Mais les déchets ne respirent pas comme des ogres endormis. Les pas pressés de Mamadou retentissent sur le sable sec et la vibration sonore se propage vers la mer, frôlant le corps échoué et provoquant un mouvement lent de sa nageoire, un battement mouillé sur le sable. Les mouettes fuient, effrayées. Mamadou claque des mains, agite les bras. Il crie : Cassez-vous, cassez-vous ! Saloperies de bestioles.

Peio, Abdou et Mamadou, trois petits mammifères devant le grand mammifère échoué sur une baie urbanisée. Personne ne voit les trois pêcheurs, perplexes face aux quarante tonnes de chair. La mer est d'huile, il souffle un vent du sud et les vagues ne grossiront pas, ne la renverront pas chez elle. Le pauvre animal n'a pas eu de chance. Quelle idée de s'approcher de ces côtes. Elle devrait être dans le Nord pour profiter de la fraîcheur, pas ici, à la fin du mois d'août, quand la mer ressemble à une piscine chauffée et que les poissons deviennent fous, ne savent plus à quel saint se vouer... Elle est peut-être malade, et les courants l'auront traînée là. Mais l'eau qui glisse sur ses flancs est transparente, pas

de sang, pas de blessures ouvertes. Des parasites blanchâtres gigotent entre les callosités de la tête en recevant la lumière de la lampe torche. Elle n'ouvre pas les yeux, y compris quand ils éclairent le muscle de la paupière. Elle a des cicatrices et des taches sur le dos. C'est une femelle, mais ils ne sauraient évaluer son âge. Abdou a plus d'une fois vu des baleines, au large de la Casamance et des Açores, dans les mers de Russie, mais dans l'eau on ne les voit jamais en entier, pas même quand elles sautent, il ne les imaginait pas aussi longues, on dirait un serpent gonflé. Mamadou regarde la frange de sable mouillé et calcule l'avancée de la marée. L'animal doit être là depuis une heure, maximum deux ; elle a dû entrer dans la baie juste après l'*Ortzi*. Elle est arrivée avec eux, il en est sûr. Mamadou surveillait la mer, il n'a pas interrompu sa surveillance une seconde depuis qu'ils ont aperçu Pasajes. Il a aperçu le jet, le geyser blanc dans la nuit, mais seulement une fois ; ensuite il a dû descendre dans la cale et n'a plus rien vu. Peio ne sait pas s'il doit le croire, Libou ne peut pas être aussi idiot, parce que s'il avait prévenu, les équipes de sauvetage seraient intervenues, elles se seraient tout de suite mobilisées et l'auraient guidée vers la haute mer. Il n'est pas possible qu'il soit le seul à l'avoir vue, des dizaines de bateaux sont arrivés cette nuit et aucun n'a donné l'alerte. Une baleine de cette taille rôdant dans les parages ne peut pas avoir échappé à l'attention de tous.

— On rentrait à la maison, Peio. Personne ne scrute l'horizon quand on rentre à la maison, on regarde les lumières, les lumières bénies. Mamadou est le seul à regarder au large, c'est pour ça qu'il est Libou, il n'y a qu'un Libou, non ? T'as sûrement dû la voir, mais elle était déjà à moitié morte. Ce n'est pas de ta faute, il n'y a plus rien à faire pour elle, pauvre bête.

Il faut tenter le coup. Prévenir. Prévenir le patron, pour qu'il prévienne les sauveteurs maritimes, ou les pompiers, ou les bateaux qui protègent les dauphins et les baleines. Peut-être qu'on peut encore la sauver, la marée va bientôt descendre, s'ils arrivent à la pousser et l'aident à sortir de la baie, elle retrouvera son chemin. Abdou exagère. Elle n'a pas l'air blessée, seulement affamée, peut-être. Peio ne se souvient d'aucun échouement à Hondarribia ; à Donostia et à Zarautz, oui, mais pas ici. Parfois des dauphins ou un autre genre de baleine, plus claire, sans taches blanches. Plus "baleine", en quelque sorte. Dans le temps, oui, beaucoup, il y a plusieurs siècles, la baleine des Basques, celle que ses ancêtres chassaient sur des chaloupes.

Le ciel n'est plus noir, la mer non plus. Une lueur de basse intensité détoure le doux linéament des collines, noires elles aussi, endormies elles aussi comme de gigantesques baleines échouées, monuments sculptés sur la pierre par le vent en hommage aux milliers de cétacés qui durant des millénaires se sont échoués sur leurs plages ou ont été massacrées sur leurs côtes. Une de plus, la dernière. La luminosité augmente, le corps noir et tacheté commence à se profiler lui aussi, une réplique miniature du mont Jaizkibel. Les trois petits mammifères reculent de quelques mètres et observent la majesté dégonflée de la reine des océans.

— Viens, on se prend en photo, Mamadou. On est de grands pêcheurs, de vrais baleiniers basques. Si on arrive à la traîner jusqu'à la halle et que ce taré de Japonais se pointe, on s'en met plein les poches et on rentre aussi sec chez nous, comme des rois.

Abdou rigole, ses dents et ses yeux brillent dans l'obscurité. Peio fait quelques pas en arrière, cadre pour ne pas perdre un seul détail du paysage, pour qu'on voie

la colline et le village. Mais il ne fait pas assez jour, on ne les distingue pas.

— Qu'est-ce que vous êtes noirs, putain ! Aussi noirs que la baleine. On ne vous voit presque pas.

Pas une vague. Mer calme, comme morte, un petit matin d'août rose et tiède qui annonce une nouvelle journée de températures extrêmes. Il n'y a ni voiliers, ni bateaux de pêche, pas même des traînnières se préparant pour les régates de la fin de l'été. Zéro mouvement ou presque, seule une bande de mouettes qui tournent nerveusement au bout de la baie. Les surfeurs cessent de scruter l'horizon et consultent la météo des plages. Rien à Zarautz, ni à Saint-Jean-de-Luz, ni à Bidart, ni à Biarritz, ni à Hossegor. Encore une journée sans aller dans l'eau. Une saison nulle, un été nul. Jon reçoit une alerte sur son téléphone : "sos, venez à Hondarribia. VITE. Il faut sauver une baleine." La photo a été prise avec peu de luminosité, on distingue à peine la silhouette du cétacé, les taches blanchâtres sur sa tête ressortent telle une lune aux contours irréguliers. Deux formes sombres du côté de la queue, en train de désigner quelque chose. En toile de fond, le mont Jaizkibel, sombre lui aussi. Pour autant qu'ils se souviennent, aucune baleine ne s'était jamais échouée sur cette plage étroite et sans pente, située au fond de la baie, protégée par le cap Higuer, par la jetée et par le port. Il n'est pas facile d'y entrer en provenance du large, et les vagues n'y sont même pas assez fortes pour traîner un thon. Elle